

Eric Huysecom, une histoire africaine

Autor(en): **Huysecom, Eric / Terrier, France**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **as. : Archäologie Schweiz : Mitteilungsblatt von Archäologie Schweiz = Archéologie Suisse : bulletin d'Archéologie Suisse = Archeologia Svizzera : bollettino di Archeologia Svizzera**

Band (Jahr): **28 (2005)**

Heft 1

PDF erstellt am: **03.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-21022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

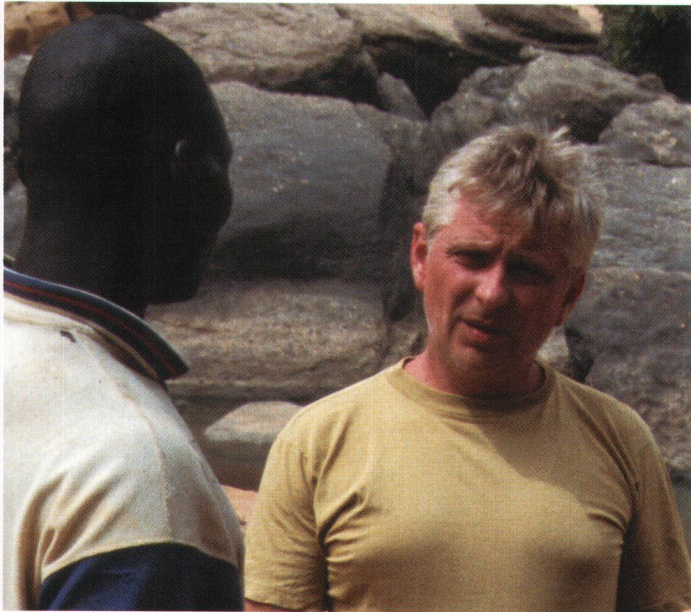
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Eric Huysecom, une histoire africaine



Né en 1956. Etudes à l'Université libre de Bruxelles et à la Wolfgang-Goethe-Universität de Francfort. Présente à cette dernière une thèse sur la préhistoire ouest-africaine en 1985. Conduit des fouilles au Mali depuis 1979. A partir de 1988, enseigne au Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève. A également été chargé de cours ou professeur invité dans les Universités de Neuchâtel, Bruxelles, Bamako et Conakry. Directeur de la Mission Archéologique & Ethnoarchéologique Suisse en Afrique de l'Ouest. Est l'initiateur et le coordinateur du programme de recherche international et interdisciplinaire «Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest» commencé en 1997 et développé sous l'égide de l'UNESCO. Auteur ou co-auteur de quelque 150 publications, monographies et articles, dont «Ounjougou: plus de 100 000 ans d'histoire en pays dogon (Mali)» paru dans as. 27.2004.3.

Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à l'archéologie africaine? Je me suis formé tout d'abord en Belgique, me spécialisant en particulier dans les domaines du mégalithisme dans le nord de l'Europe et de la numismatique celtique. Après quoi, j'ai obtenu une bourse et je suis parti en Allemagne où ma carrière s'est réorientée sur l'étude de l'archéologie africaine. Pourquoi l'Afrique? C'est d'abord une histoire de famille. Mon grand-père maternel avait installé le premier télégraphe en Afrique centrale et ma mère me racontait les souvenirs de son enfance africaine. Parmi mes proches parents, on comptait également un ingénieur et un géographe

ayant séjourné en Afrique pour des raisons professionnelles. Enfant, j'étais donc environné d'objets et de récits africains, sans n'y être pourtant jamais allé. Lors de mon séjour en Allemagne, un professeur m'a proposé un jour de diriger une mission en Afrique noire, dans la région de mon choix. Je vivais alors en communauté et l'une de mes co-colocataires, malienne, m'a convaincu qu'il fallait que je me rende dans son pays. Un projet a été très rapidement mis sur pied et quelques jours à peine après avoir reçu la proposition de partir, je me suis retrouvé au Mali. J'ai alors commencé à travailler dans le parc national de la Boucle du Baoulé, une région isolée et inhabitée où j'ai passé des mois à marcher avec des chasseurs bambara à la recherche de sites archéologiques. Les résultats de ces premiers travaux m'ont amené à m'intéresser aux déplacements de populations du Sahara vers les zones plus méridionales. Quelques années plus tard, j'ai rencontré à Bamako le professeur d'archéologie genevois Alain Gallay qui cherchait un chef de mission pour un projet d'étude sur les traditions céramiques au Mali et qui m'a engagé. C'est ainsi que, tout en poursuivant mes recherches dans ce pays, je suis venu m'installer à Genève. J'y ai planté racine, puisque j'y ai pris femme, logis... et nationalité suisse!

Quel type d'archéologie pratiquait-on en Afrique de l'Ouest lorsque vous y conduisez vos premières investigations? Il faut bien avouer que la qualité et le sérieux des fouilles n'étaient alors pas assurés par tous

les archéologues. De nombreux sites étaient massacrés par de pseudo-scientifiques à la recherche de trésors. Ce n'est que dans les années 1980 que la situation a commencé à évoluer. Actuellement, les interventions archéologiques officielles sont beaucoup plus soignées et rigoureuses. Pour ma part, je me suis également attaché à travailler en collaboration avec les chercheurs du pays et la population locale, ce qui me paraît être d'une importance capitale. Quant au matériel que nous découvrons, nous obtenons une autorisation d'exportation temporaire et chaque institution partenaire de notre programme se préoccupe d'étudier et de restaurer les objets qui concernent son domaine de spécialisation. Notre souhait serait d'ouvrir un jour un musée archéologique sur place, en pays dogon.

Quel but poursuivez-vous actuellement dans le cadre de vos recherches? Lors de l'une de mes premières interventions sur le gisement d'Ounjougou, j'ai eu l'occasion de découvrir des pointes de flèche taillées et des morceaux de charbon, une trouvaille rare qui allait me permettre – je le pensais alors – de retracer l'histoire sur deux ou trois mille ans. Aujourd'hui, nos recherches nous offrent la possibilité de suivre quelque 100 000 ans d'histoire et probablement plus encore! Je cherche actuellement à poursuivre et à achever le travail commencé dans cette région, en essayant continuellement de comprendre comment les hommes ont réagi aux changements climatiques. Il faut se rendre compte que

l'Afrique, berceau de l'humanité, a encore beaucoup à nous apprendre. Quand nous fouillons en Afrique noire, nous essayons d'éclairer un pan méconnu de l'histoire de l'humanité. Si nous voulons comprendre notre culture, il faut aussi se tourner vers cette région de la planète, depuis trop longtemps négligée.

Comment avez-vous organisé vos recherches sur le terrain? Pour mettre sur pied le projet *Paléoenvironnement et peuplement humain en Afrique de l'Ouest*, il m'a fallu plus de dix ans. L'une des principales difficultés a été de réunir des spécialistes autour d'un objectif commun. Pour que l'équipe soit la plus complémentaire possible, j'ai dû faire appel à des chercheurs en fonction de leurs spécialités et cela indépendamment de leur nationalité. Le projet a rapidement explosé: l'équipe comptait

quelques personnes à ses débuts, elle en réunit plus de 40 aujourd'hui, provenant de nations aussi diverses que la Suisse, la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et le Mali.

Par ailleurs, pour que le travail porte véritablement ses fruits, il est indispensable d'intervenir dans la durée, soit au minimum une quinzaine d'années, réparties en plusieurs phases: une phase dominée par des prospections et la constitution d'une équipe performante, une phase de recherche active sur le terrain et d'analyses en laboratoire, et enfin une phase de réflexion, axée surtout sur la publication des résultats.

Enfin, il est naturellement impératif d'être très présent sur les sites fouillés. Pour ma part, je me rends au Mali depuis 1979, soit depuis 27 ans, et j'y suis très bien intégré, enseignant l'archéologie à l'Université de Bamako et parlant couramment

le bambara et un peu le peul et le dogon, ce qui facilite considérablement les démarches administratives. J'y ai d'abord vécu trois ans pour le compte de l'Allemagne. Par la suite, je m'y suis rendu pour des périodes annuelles de six à sept mois, puis, comme j'enseignais à Genève, il a fallu que je restreigne la durée de mes séjours. Actuellement j'y travaille encore deux à trois mois chaque année. Nous avons fait construire, dans un petit village dogon, une base de recherches spacieuse et confortable pour la brousse. Pourtant, expérience faite, il est très difficile de conduire des recherches en demeurant sur place, car les conditions de vie sont telles, au Mali, qu'une part beaucoup trop importante du temps est consacrée à lutter plutôt qu'à travailler.

_Propos recueillis par France Terrier

Römer und Berber in Tripolitanien

Kleingruppenreise vom 1. bis 11.10.2005

Die Studienreise führt zu archäologischen und kulturellen Höhepunkten im Nordwesten Libyens, dem Hinterland von **Tripoli**. Neben den einmaligen Städten **Leptis Magna** und **Sabrata**, sowie der Oasenstadt Ghadames, alle Weltkulturerbe der UNESCO, werden auf dieser Reise Orte besichtigt, die meistens nicht in den Besuchsprogrammen angeboten werden, wie **Ghirza** und **Wadi Merdum**. Es sind Wehrsiedlungen, die, wie auch **Gharyat**, zum *limes tripolitania* gehörten. Besucht wird auch die einmalig gut erhaltene, ehemals reich ausgestattete **villa Silina**. Weiter stehen hervorragende Beispiele alter arabischer und berberischer Architektur auf dem Programm, deren Höhepunkt die aus Lehm gebaute Oasenstadt **Ghadames** sein wird. Die Umgebung der Stadt bietet auch ein kleines Wüstenerlebnis.

Geleitet wird die Reise von Christian Holliger, Archäologe und Historiker, der Libyen seit 1996 regelmässig bereist und dort auch als Reiseleiter tätig ist. Die französisch sprechenden Teilnehmer erhalten ein Skript mit einer gekürzten Fassung der Ausführungen in französischer Sprache.



Preis pro Person CHF 3750.00

Weitere Informationen (Reiseprogramm) erhalten Sie beim Zentralsekretariat SGUF, Petersgraben 9-11, 4001 Basel. Tel. 061 261 30 78.